

INTRODUCTION

Je suis le docteur Alain Tabib, maître de conférences honoraire des universités, praticien hospitalier honoraire au sein des Hospices civils de Lyon et pathologiste de formation, en particulier dans le domaine cardiovasculaire.

J'ai exercé dans un grand hôpital spécialisé de Lyon et j'ai été témoin durant les années 70 des problèmes, des désespoirs et des échecs des transplantations cardiaques.

Puis, petit à petit au cours des années 80, l'amélioration des techniques, l'avènement des molécules efficaces antirejets ont totalement modifié la donne. Les échecs se sont transformés en succès, les transplantations cardiaques sont devenues courantes, comme pour tous les autres organes, et ont permis de sauver de nombreuses vies.

En tant que responsable du secteur de pathologie, durant toutes ces années au sein de l'Institut de médecine légale, j'ai été également quotidiennement

confronté à des corps inanimés, sans vie, dans toutes les conditions, dans tous les états, des corps récents, quelques heures après le décès, parfaitement conservés, ou des corps « plus tardifs » après quelques jours, semaines ou mois, totalement altérés par des phénomènes cadavériques.

Cet opuscule se veut un plaidoyer pour le don d'organes. En tant que médecins, notre mission est d'apaiser les souffrances, de sauver la Vie. Nos méthodes et techniques modernes nous permettent aujourd'hui non seulement de considérer l'unité de l'espèce humaine par-delà les spécificités individuelles, mais surtout de prolonger la vie de tous ceux qui connaissent la déficience d'un organe.

Mais le grand obstacle qui demeure toujours est la pénurie d'organes.

Les faits réunis seront, espérons-le, une façon d'inciter les gens à faire don de leurs organes. Il s'agit d'une petite docu-fiction basée sur des faits réels.

L'histoire de, appelons-le Thierry, est malheureusement banale.

UNE VIE CASSÉE

Thierry est âgé d'une petite vingtaine d'années. Des yeux rieurs et profonds qui lui confèrent un regard qui s'enfonce au sein des âmes. Des cheveux blonds, légèrement bouclés et une mèche rebelle retombant devant ses yeux qu'il ramène d'un geste soigneusement étudié au fil du temps et qui a fait craquer plus d'une fille.

Son corps est fin. Comme les athlètes complets, ses muscles sont saillants sans ressembler horriblement aux bodybuilders. De face, sur la poitrine, sous un fin duvet et une peau lisse, on devine parfaitement le dessin et la courbure de ses pectoraux. Plus bas, un ventre plat, des carrés successifs parfaits sont dessinés par les abdominaux. De dos, la gouttière vertébrale est droite, rectiligne. Plus bas encore, les muscles fessiers, les cuisses sont bien serrées.

Il est toujours vêtu avec simplicité — jeans, chemises à carreaux —, malgré les remontrances de ses parents.

Thierry est aussi étudiant. Sa vie est réglée comme une machine : lever à 6 h, jogging autour de quelques pâtés de maisons, douche, petit déjeuner vite avalé, il est à la fac à 8 h. Cours, travaux pratiques, travaux dirigés, déjeuner au restaurant universitaire. Il ne voit pas passer la journée, mais il se ménage quand même du temps pour s'adonner à ses deux hobbies : le tennis et le violon.

Au tennis, sur le court, ses gestes et ses courses sont précis et efficaces. Quand il joue du violon, il devient irrésistible par son attitude, la tête légèrement penchée, la mèche rebelle sur le front et la précision des mélodies qu'il fait surgir.

Son parcours scolaire a été irréprochable ; toujours parmi les premiers de sa classe depuis la maternelle jusqu'au baccalauréat. Celui-ci, obtenu avec mention, il entame des études de médecine, conscient de ses deux qualités essentielles — sportif infatigable et musicien aux doigts habiles et précis —, il veut devenir le Paganini du bistouri. Il a en tête d'être chirurgien.

Ainsi se construit petit à petit, dans une banalité aisée et presque exemplaire, une existence pleine de promesses et de satisfactions.

Arrive cette fin d'après-midi du mois de mai. La température est idéale. Il ne fait pas trop chaud et les travaux dirigés de physique se sont terminés un peu plus tôt que d'habitude — vers 17 h 30 au lieu de

19 h. Il y a toujours des opportunités à saisir. Thierry et Jean, son condisciple et partenaire de tennis, décident de se rejoindre sur les courts à quelques encablures de l'université. Les deux amis se retrouvent au bout d'un petit quart d'heure sur les courts de tennis.

Quelques minutes d'échauffement et la partie peut enfin s'engager. Quelques jeux dont l'issue est de tester la forme de l'adversaire se déroulent dans un presque équilibre des forces. Tout se passe dans la normalité la plus totale avec les plaisanteries et galéjades que se renvoient les deux amis en même temps que la balle. Quand soudain, au milieu d'un geste, Thierry émet un cri, se prend la tête entre les mains, laisse tomber sa raquette et s'effondre sur la terre battue.

— Thierry, qu'est-ce que tu fais ? Arrête. Tu as perdu le point. Arrête ta comédie !

Pas de réponse.

Son partenaire se précipite et trouve Thierry dans une position bizarre, recroquevillé sur lui-même, les cuisses et les jambes fléchies, raides, les bras croisés en avant, également raides, les yeux sont écarquillés, la nuque est raide, la tête est en arrière, quelques convulsions secouent tout son corps.

Bien que, comme Thierry, Jean ne soit qu'au début de ses études médicales, il pense immédiatement à un accident grave. La gorge serrée, il crie et appelle à l'aide.

Au bout de quelques instants, un petit attroupe-ment composé du personnel du club et des quelques joueurs et spectateurs se forme, chacun émettant une hypothèse. Jean, tenant doucement la tête de son ami sur ses genoux n'entend rien et continue de lui parler doucement. L'attroupe-ment se rompt aisément et laisse place au SAMU (Secours et Aide Médicale d'Urgence) qui invite doucement mais fermement Jean à leur laisser la place. Très rapidement, Thierry est installé dans l'ambulance et branché à des machines, à des ballons de perfusion à travers des tubes et des cordons. Le cœur est rapide régulier. La respiration est rapide mais saccadée. La pupille est toujours dilatée, la nuque est raide.

Après quelques examens rapides et précis, le médecin du SAMU se met à murmurer :

— Merde ! Hémorragie méningée !

Et il ajoute à haute voix à l'attention du conducteur :

— Direction l'hôpital neurologique.

En entendant cela, Jean se précipite pour avertir les parents de Thierry. Ceux-ci, totalement paniqués, arrivent à l'hôpital peu de temps après l'admission de Thierry.

Entre-temps, celui-ci a subi d'autres examens — en particulier une IRM — et le diagnostic de l'hémorragie méningée par la rupture d'anévrisme au niveau de l'artère cérébrale antérieure, la forme la plus grave, a été confirmé.